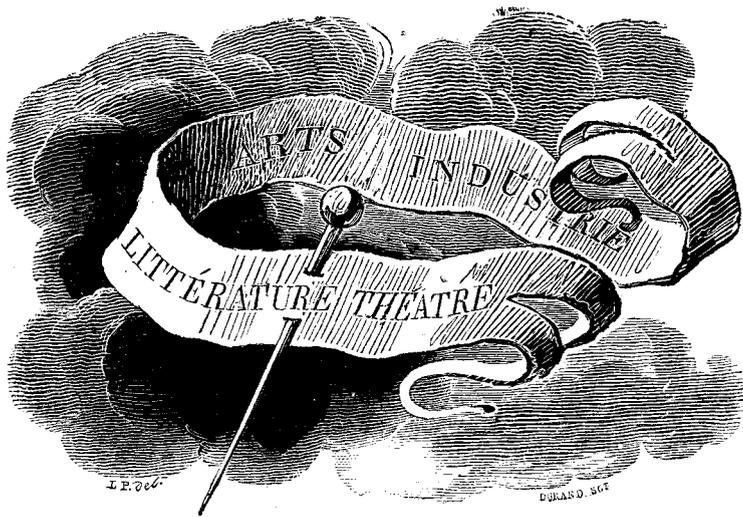


N° 54.

1^{re} Année.

L'ÉPINGLE paraît le Jeudi et le Dimanche. Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 6 fr. pour 3 mois; 11 fr. pour 6 mois; 20 fr. pour l'année; 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Le prix d'insertion des annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.



JEUDI

6 Aout 1835.

ON S'ABONNE, à Lyon, au bureau du journal, rue de la Préfecture, n. 6, et aux librairies de MM. Baron, rue Clermont; Louis Babeuf, rue St-Dominique, et Chambet fils, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18.



L'ÉPINGLE,

Journal de Lyon.

LA FUSÉE VOLANTE.

Ceci est encore une étude historique sur l'existence dite politique d'un pays ballotté pendant quarante années par les vents les plus contraires. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que dans toutes ces tourmentes de long cours, une expression uniforme et périodique est venue témoigner de sa jubilation quand même; cette expression éclatante et non équivoque d'un bonheur expansif et rayonnant, c'est *une fusée volante*.

D'abord, dans un calme presque plat, il s'est longtemps laissé décimer et régenter par des robes noires, fouler et gruger par des talons rouges et des perruques poudrées à la bergamotte, lançant à chaque occasion solennelle la fusée volante du dévouement le plus respectueux. Bientôt il a déchiré les robes noires, coupé les talons rouges et brûlé les perruques odoriférantes. La république a surgi à chaque coin de rue sous les traits d'un rempailleur de chaises, d'un boucher, d'un savetier; d'un médecin ou d'un avocat, même d'un prêtre, car tous étaient égaux et compères sous cette ère d'or improvisée; aussi il y a eu des fusées volantes! Chacun tirait la sienne, c'était charmant. Hé bien! cela n'a pu durer, ce n'était pas encore la meilleure des républiques, quoiqu'il y eût cependant quelques morceaux de ce bois dont on devait la faire plus tard; mais sans doute il n'était pas assez mûr. Bref, après quelques modifications plus ou moins innocentes, dans lesquelles la république perdit de sa pureté primitive, et après que

chacune de ces modifications eût mis en circulation son contingent de fusées volantes toujours exprimant le plus parfait bonheur, le pays le donna du meilleur cœur possible, puisque c'était à la fois de guerre lasse et par nécessité, au plus fameux consommateur de fusées volantes qui ait existé depuis *Fech-Plak*, leur inventeur, en Chine. Pour celui-là, elles furent fabriquées avec de la gloire, plus du sang de bonne volonté, requis chaque année par autorité de conscription. Le système des fusées volantes faillit alors devenir continental; on en tirait partout en l'honneur du grand homme, depuis le Mont-Thabor jusqu'au Caucase; aussi peut-on dire que jamais souverain ne fut plus honoré et chéri, si l'on mesure l'affection et les honneurs, à la dépense considérable de poudre qui fut faite sous son règne; il est vrai qu'elle ne s'évapora pas seulement en fusées volantes, il y en eut d'appliquées à des manifestations entièrement dépouillées d'artifice. Enfin la consommation devint si grande qu'elle fixa l'attention des étrangers, qui trouvèrent cela mauvais, lorsque le pays se plaignait à peine de l'odeur et de la fumée. Les étrangers s'entendirent donc ensemble pour la première fois, contre le grand consommateur, ils l'attirèrent dans une contrée où toutes les amorces rataient, et après l'avoir harcelé, comme un lion qu'on n'ose aborder en face, ils l'accablèrent contre son propre trône. De lâches artificiers qu'il avait formés au grand art de la poudre, éventrèrent les mèches qui pouvaient encore lui servir de ressource, et il tomba.

Il y avait alors dans une contrée de l'Angleterre un échappé des talons rouges, qui, disait-il, n'avait eessé de régner sur le pays, par métonymie; le fait est, cela soit dit entre nous, sans que je prétende en rien m'occuper de politique, le fait est qu'il avait passé vingt ans à fabriquer des fusées volantes pour le roi de Prusse; c'est un point historique qui sera, je l'espère, éclairci un jour par des intelligences plus prépondérantes que la mienne. Ce brave homme donc qui avait régné même pendant que l'autre régnait aussi, en apparence au moins, ce brave homme fut tout naturellement appelé à régner *unguibus et rostro*, c'est-à-dire de fait, lorsque l'autre fut décampé. Voilà donc un autre genre de fusées volantes exprimant un immense amour comprimé, pendant vingt années, comme une indigestion, et s'échappant en fusées à la bergamotte, à l'oiseau royal, à la vanille et à la rose, car on avait poussé le dévouement jusqu'à parfumer les artifices congratulateurs; c'étaient de vrais bouquets de courtisans.

La fumée de ces légitimes manifestations s'était à peine évaporée, que l'autre revint avec les fusées volantes de poudre à canon; la bergamotte repassa la frontière, et fut se plaindre aux étrangers de ce qu'ils ne lui avaient pas bien consolidé l'amour du pays.

L'étranger cette fois s'entendit beaucoup mieux avec les traîtres artificiers; l'homme fut bien pris et ficelé comme un paquet de cartouches; on l'envoya dans une île de cinquante pieds carrés où le salpêtre n'avait pas encore été créé. Privé de l'odeur de la poudre et de l'éclat des fusées volantes, il y mourut.... L'autre aussi mourut, mais sur son trône, c'est-à-dire dans son lit, car c'était là son trône le plus ordinaire; il y mourut d'une indigestion de fusées volantes et de bonne chère; ce digne roi était tant aimé de ses sujets!..... et si gourmand! Son frère lui succéda, homme grand comme un pélican, à cette différence près, qu'il n'était nullement disposé à se percer le flanc pour nourrir ses enfans, mais en revanche, il perçait le flanc à force lièvres et lapins, ce qui ne l'empêchait de recevoir toujours avec un nouveau plaisir de ses bien aimés sujets leurs hommages d'amour et de respect, sous la forme des immuables fusées volantes; le grand vieux gaillard croyait à tout cela dur comme le granit de l'obélisque de *Louqsor*, il en était même venu au point de se moquer de son peuple, parole d'honneur, il s'en moquait; il avait même, je crois, rêvé le talon rouge du siècle passé. Mais voilà que le pays tout étonné d'être resté si long-temps sans changer de gouvernement, le pays croit s'apercevoir que son roi se moque de lui; il se secoue et jette le grand pélican et son auguste famille *extra muros*. Alors ce fut un *houra* de liberté, d'affranchissement, d'indépendance, curieux à entendre; on s'embrassait, on se serrait la main, à un tel point, que cette dernière démonstration surtout, devint une espèce d'épidémie; au milieu de tout cela les fusées volantes se croisaient flamboyantes et scintillantes de mille feux; il y en avait pour tout le monde..... C'était trop pour tout le monde, dans un

pays où l'habitude est de concentrer la fusée jubilatoire sur une seule tête et son auguste famille; aussi on s'empressa de choisir cette auguste tête, on la trouva là toute prête à se courber sous la couronne de la meilleure des républiques, et les fusées de s'élancer de plus belle dessinant dans les airs des hiéroglyphes d'enthousiasme et de félicitations qui se sont renouvelés encore tout récemment pour la plus grande gloire du pays, et pour le profit des artificiers, fidèles interprètes de la satisfaction publique.

A. F.

Chronique théâtrale.

M^{lle} PLESSIS. — M^{lle} DÉJAZET.

D'un côté, au Grand-Théâtre, de la grace, de la décence, de la jeunesse et de bonnes manières, c'est M^{lle} Plessis; de l'autre, au Gymnase, de la malice plus que leste, du naturel dénaturé, du talent usé sur un sol ingrat, c'est M^{lle} Déjazet.

Lequel de ces deux contrastes scéniques a le plus attiré la foule à Lyon? Il faut bien l'avouer, le rire avec l'immoralité s'échappant en éclats et en gestes plus ou moins équivoques, l'a emporté, au moins jusqu'à présent, sur la convenance et le bon ton. M^{lle} Plessis, si naïve et si touchante dans *les Deux Frères* et dans *Valérie*, a ouvert ses représentations devant un très-petit comité, tandis que *Frétilton* et *la Fille de Dominique*, ont vu bruir et se ruer une masse compacte d'amateurs des deux sexes. On pourrait tirer de là une conclusion peu en faveur de la moralité lyonnaise, et cependant je crois qu'on se tromperait: on court à M^{lle} Déjazet, comme à une pièce curieuse, comme à un de ces types rares qui réfléchissent plutôt qu'ils n'imitent des allures et des mœurs qu'on n'oserait aller voir ailleurs qu'au théâtre, mais qu'on oublie bien vite après les avoir vus une fois. Malheureusement, de ces deux actrices émigrées chacune d'un coin du Palais-Royal, l'une reste trop peu de temps pour faire triompher le goût véritable, et l'autre, ne reste pas assez pour amener la satiété.

Après *Valérie* et *les Deux Frères*, M^{lle} Plessis a joué le rôle de *Suzanne* dans *le Mariage de Figaro*, avec un tact et une finesse qui font beaucoup espérer de son talent, assis déjà d'une manière incontestable. Cependant nous l'aimons mieux dans des rôles plus modestes, plus jeune fille enfin; dans *Valérie*, elle nous a plu davantage à juste titre, il faut dire aussi que l'ensemble, dans cette dernière pièce, a été plus facile à obtenir à notre pauvre Grand-Théâtre depuis si long-temps disloqué en matière de comédie; néanmoins Valmore et Dupré ont secondé avec bonheur la jeune et jolie pensionnaire de la rue de Richelieu. On nous promet une *Passion secrète* et *la Fille d'Honneur*, espérons que ce sera un attrait au public, et qu'il émigrera un peu plus sensiblement la place de la Préfecture pour celle de la Comédie.

La ronde du Fossoyeur,

IMITÉE DE L'ANGLAIS.

Voyageurs qui montez le sentier de la vie,
Comme dans un chemin large, solide et sûr,
Sachez qu'il est souvent étroit, glissant, obscur,
Et plus fragile encor qu'une planche pourrie.

Le jeune et le vieux,
Le riche et le gueux,
Le maître et l'esclave,
Le lâche et le brave,
Le sage et le fou
Viennent pêle-mêle,
Drus comme la grêle,
Tomber dans mon trou.

L'enfant plein de santé, d'espérance et d'années,
Sans regret du passé, sans peur de l'avenir,
Ne vivant que pour vivre, a vu s'évanouir
Comme un rêve au matin, ses longues destinées.

Le jeune, etc.

Le jeune homme au milieu de sa course insensée,
Qui répond aux avis d'un prévoyant Mentor :
« M'arrêter ? dans vingt ans il sera temps encor ! »
Ne sait pas que déjà la borne est dépassée.

Le jeune, etc.

« Soixante ans ! dit celui qui n'en a que cinquante,
« C'est un âge critique, et l'avare Atropos
« Ne vous fait plus crédit ! » A quoi bon ce propos ?
« Sa place, ici, demain ne sera plus vacante.

Le jeune, etc.

« Je crois, dit le vieillard presque nonagénaire,
« Du bois dont je suis fait, qu'on vit plus de cent ans ! »
Il ne radota plus, ce brave homme, long-temps,
Le soir même, il dormait sous son drap funéraire.

Le jeune, etc.

« Versez-moi jusqu'au bord, s'écriait un ivrogne,
« Dans l'eau le cœur se noie, il nage dans le vin,
Il suivit sa leçon, pourtant un beau matin,
Pour lui faire son lit, je me mis en besogne.

Le jeune, etc.

« Si l'or est tout-puissant, dit Crésus, je dois vivre
« Plus que le Juif errant ; c'est au pauvre à mourir,
Je vis son confesseur, le jour même, accourir.
Et le pauvre au convoi fut payé pour le suivre.

Le jeune, etc.

Ainsi le fossoyeur d'une voix sépulcrale,
En creusant un tombeau, chantait pour mieux bêcher ;
Il ne s'attendait pas qu'on viendrait l'y chercher,
Ce jour-là, pour servir de preuve à sa morale.

Le jeune et le vieux,
Le riche et le gueux,
Le maître et l'esclave,
Le lâche et le brave,
Le sage et le fou
Tombent pêle-mêle,
Plus drus que la grêle,
Sans combler le trou.

J. H. COULON.

Nous avons emprunté cette poésie originale à *la Revue de France*, nouvelle production littéraire qui s'annonce sous les plus heureux auspices.

Simple histoire.

« Vous paraissez souffrante, Amélia.

— « Non, Paul, répondit la jeune fille, je suis bien. »

Et ses yeux bleus réfléchissaient une langueur si douce, qu'on se serait agenouillé devant elle comme devant une madone.

« Je suis fâchée, reprit-elle, après une courte pause, je suis fâchée que nous allions au cimetière aujourd'hui ; je n'aime pas voir les tombes quand bourdonne autour d'elles un essaim folâtre de gens qui s'y rendent sans aucune pensée de dévotion et de recueillement.

— « Qu'y faire ! votre mère y va toujours à la Tous-saint ; elle l'a voulu.... »

Et ces deux jeunes enfans, de dix-huit ans à peine, s'acheminaient, l'un près de l'autre, à quelque distance de leurs parens. Ils étaient beaux et frères comme ces tiges légères que le moindre vent peut briser, et quoi-qu'ils ne fussent pas de la même famille, on démêlait entre eux quelque ressemblance. Sur leur chemin ils entendirent plusieurs fois des passans murmurer : « C'est le frère et la sœur. » Alors un sourire de douce mélancolie, une légère pression de main, un regard indicible, les confirmaient mutuellement qu'ils étaient joyeux de s'entendre ainsi nommer. Ils marchaient, heureux de ce bonheur intime que donne la présence de ce que l'on aime, et souvent leurs pensées se rencontraient, simples et poétiques, comme leur ame.

Au détour d'un chemin, un pauvre était agenouillé, et tous deux lui firent l'aumône, cette offrande à Dieu. « Vivez de longues et heureuses années, » leur souhaila le vieillard. A ces paroles, un long soupir s'échappa de la poitrine d'Amélia, puis une grosse larme descendit lentement sur sa joue pâle ; mais Paul n'entendit pas, Paul ne vit pas.

« Voilà, dit la jeune fille, comment la fortune peut contribuer au bonheur par les secours qu'on est à même de prodiguer aux malheureux ; mais le plus souvent le riche a le cœur endurci et l'oreille sourde aux cris de l'orphelin, aux sanglots d'une mère sans pain à donner à ses enfans. »

Ils arrivaient au cimetière.

Une foule immense débouchait dans une grande allée ; parvenue à l'extrémité, elle se répandait, de côté et d'autre, dans mille petits sentiers, comme une grande vague se brise et s'écarte en un nombre infini de petits flots. Et vraiment, c'est une source à réflexions tristes, une chose pénible à voir, qu'un cimetière à la Tous-saint ! il devient, en quelque sorte, ce jour-là, le rendez-vous de Longchamp ; chacun y va par curiosité, avec le sourire et les folles paroles sur les lèvres. On s'y presse, on s'y heurte, on s'y dispute. Les tombes,

aux yeux des promeneurs frivoles, ont dépouillé leur gravité, leur mystère : c'est comme un musée où l'on vient admirer des mausolées, sans penser qu'à quelques pieds sous le sol ils couvrent des crânes et des ossements blanchis ou rongés des vers. Elle ne réfléchit pas, cette procession bouffonne, que toute, dans cent ans au plus, elle sera couchée sous le pavé des tombes. Non, l'être qui souffre et regrette ne va jamais au cimetière ce jour-là, car ce n'est pas, quand cet asile du repos est troublé, qu'on aime à s'agenouiller, à verser des larmes sur le tertre d'une personne chérie : solitude et isolement, voilà ce qu'il faut.

Paul et Amélia se communiquaient ces réflexions et se répandaient en une foule de pensées tristes et religieuses.

« Êtes-vous toujours incrédule et sceptique, Paul ; pensez-vous que notre religion ne soit qu'une divine poésie émanée du cœur d'un grand homme ; êtes-vous toujours déiste ? »

— « Amélia, je suis venu ici, il y a quelques jours ; je n'ai, à la vérité aucun parent sur la tombe duquel je dois pleurer ; mais je souffrais, et le calme, la tranquillité de ces lieux, la suave philosophie qu'on y puise en rêvant, font du bien à l'âme ; et puis, j'aime à lire toutes ces inscriptions, surtout celles que les années ont à demi effacées, et dans cette enceinte de la contemplation et du recueillement, je n'eus que deux pensées : l'une pour Dieu, l'autre pour vous. »

— « C'est mal, monsieur ; il ne fallait pas songer à moi.... Ne me parlez plus de ces choses et laissez-moi mes croyances ; je veux mourir avec elles, voyez-vous ! Oh ! laissez-les moi ! je les aime toutes ; c'est vous qui me les avez autrefois inspirées si pures et si belles. »

— « Autrefois !.... mais, depuis, j'ai voulu comprendre, j'ai voulu approfondir, et n'ai trouvé que doute et incertitude au fond. »

— « Prenez garde, Paul ; ne blasphémez pas, mon ami ! »

— « L'homme a reçu trop ou trop peu d'intelligence : trop, parce qu'elle lui permet de percer les mystères dont notre fragile existence est voilée ; trop peu, parce qu'elle ne lui donne pas la puissance de sonder à fond et d'éclaircir les secrets connus de Dieu seul. »

Amélia écoutait avec étonnement chaque parole qui tombait lentement des lèvres de Paul. Elle leva les yeux sur lui, et voyant qu'il était absorbé dans ses méditations : « O mon ami, lui dit-elle, si Dieu a fait l'homme à son image, il n'a pas permis qu'on pénétrât des mystères dont lui seul veut avoir la clef, pourquoi le faire ? ne peut-on vivre heureux sans cela ? Paul, si vous voyiez la mort approcher à grands pas, vous sentiriez en vous une grande soif de croire à tout. »

Ils suivaient une allée étroite, ombreuse et peu fréquentée, lorsqu'ils aperçurent à côté d'un bouquet de charmille desséchée une petite tombe où le nom d'Amélia était gravé. Son air de vétusté contrastait avec la fraîcheur d'un petit rosier orné d'une rose nouvellement

épanouie et de quelques boutons qui n'attendaient que la nuit et la rosée du matin pour éclore.

PAUVRE AMÉLIE !

Telle en était la simple et douloureuse épitaphe. Amélia l'avait à peine lue que des pleurs nombreux inondèrent ses longs cils noirs. Pour cacher son émotion, elle s'agenouilla, et le front dans les deux mains, elle se mit à prier. Paul resta muet d'étonnement, immobile il la regardait sans oser l'interrompre. Bientôt elle se leva : « Voilà donc ce que nous sommes et les souvenirs que nous laissons après nous ! Voyez comme elle est délaissée, cette tombe ! Sans doute, depuis des années, nul n'est venu s'asseoir ici, songeant à celle qui y repose !.... Elle est oubliée !.... Et vous aussi, Paul, vous m'oublierez ainsi après quelques mois, dans un an, au plus.... »

— « Oh ! loin de nous ces pensées !... Tenez ! voyez ce rosier tout récemment planté là : c'est un gage de regrets. » Paul avança d'un pas, brisa la faible branche qui portait la rose, puis, la lui offrant : « Prenez, dit-il, c'est Amélia, l'ange de l'autre monde, qui la donne à Amélia, la jeune fille de ce monde, en échange des pleurs que vous avez versés sur sa tombe. »

— « Merci, je la garderai, et quand ma dernière heure sonnera, ce qui sera bientôt, comme moi, fanée, flétrie, vous la laisserez sur mon cœur, ainsi que je la mets là. C'est quelque chose de vous, Paul, que j'emporterai au tombeau. »

La jeune fille lui tendit la main, et lui, anéanti, se croyait le jouet d'un affreux songe.

« Je me sens mal, murmura-t-elle, oh ! bien mal !.... » A ces paroles, Paul se jeta à ses pieds pour la soutenir en s'écriant : « Mais qu'avez-vous, mon Dieu ! vous m'épouvantez, Amélia ! » — « Je l'ai caché le plus que j'ai pu, répondit-elle, pour ne pas vous faire souffrir, ô mon ami !.... je suis poitrinaire.... »

Les dernières feuilles ne jonchaient pas toute la terre qu'Amélia reposait étendue dans la tombe, avec cette simple inscription gravée sur le marbre et semblable à la première :

PAUVRE AMÉLIA !

Et, après deux ans de regrets et de douleur, Paul partit pour la Pologne, où il fut tué en défendant la noble et généreuse cause de ce pays.

STÉPHEN.

AVIS.

Une affaire importante et imprévue ayant obligé le Rédacteur-Gérant à une absence de quelques jours, la publication de l'*Épingle* sera suspendue pendant deux numéros.